

*Kraft*

Matthieu BIASOTTO

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que « les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique, ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L.122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelques procédés que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Couverture : crédits photos Fotolia.© 2015, Matthieu Biasotto. Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-359-6818-2

# Chapitre 1

*Royan – Front de mer – Plage du Chay...*

La fibre usée du parquet en chêne, témoin d'une partie qui vient de s'achever, mais pas exactement comme elle l'espérait. Une nuisette froissée, en satin noir, erre sur le plancher : sa tenue légère, ornée de dentelles exquis... celle achetée spécialement pour le faire craquer... celle qui devait faire son effet. Juste à côté se trouve une petite carte imprimée, abandonnée à terre il y a quelques minutes. Le recto dévoile le cliché d'une plage sauvage... l'horizon, la vue depuis la Grande-Côte... le charme discret de la Charente-Maritime. Elle l'a fait imprimer quelques heures auparavant sur du papier glacé. Une sorte d'hommage à un amour ayant vu le jour il y a dix ans déjà, en mémoire des bourrasques iodées face à l'océan démonté. Le souvenir suave d'un baiser sur le littoral, leur innocence au bout d'un sentier, les cœurs emplis d'espoir au crépuscule, l'élan candide qui les portait au-dessus de tout, le désir ardent qui les dévorait et leur destin commun ouvert au champ des possibles.

Autour de la carte, quelques pétales de roses piétinés jonchent le parquet ici et là. Les bougies à la vanille

répandent encore leurs lueurs intimes dans la chambre à coucher.

Ses pieds pâles et noueux rasent les lattes glacées. Au bord du lit en bataille, elle détend ses jambes blêmes et chétives. Son corps est accablé de stigmates : ses tibias couverts de bleus, ses genoux abîmés, ses cuisses encore marquées de récentes ecchymoses, le tremblement perceptible de ses mains écorchées... Le jonc en or blanc oscille en suivant les mouvements compulsifs de son poignet. Delphine peine à utiliser son téléphone, trop émotive pour le manipuler correctement, naviguant péniblement de la boîte de réception vers les messages envoyés. Le brun glacé de sa chevelure effilée tombe sur ses frêles épaules. Elle a la gorge nouée... les lèvres anémiées, gercées et sèches... une déglutition amère et douloureuse.

Une larme s'écrase sur l'écran tactile, puis une autre, déformant les pixels. Ses maxillaires se crispent au point d'en user ses dents, pour étouffer une nouvelle coulée de souffrance qu'elle ne saurait contenir.

Le téléphone qu'elle dépose sur le rebord du lit, le bruit sec de la technologie heurtant le bois... Le visage émacié qu'elle essuie avec ses paumes, avec la volonté de gommer les traces d'un échec de plus, d'un échec de trop...

Ses yeux émeraude, rougis par le désastre, fixent la table de nuit : un seau à champagne et sa bouteille de Veuve Clicquot, la rosée qui perle sur le verre frais, un cigare cubain, deux

flûtes et le réveil abîmé trônent là. Sur le cadran fissuré, il est 23 h 11. Tout est fini. Un immense gâchis. Toute une journée de préparatifs dédiée à cette soirée : des pétales dispersés avec passion... son Cohiba préféré, elle ne l'a pas oublié... de la dentelle pour l'aguicher... sa peau douce pour le faire trembler... du champagne pour le griser... Cette occasion élaborée rien que pour lui, après des semaines sans se toucher, sans se regarder, sans vraiment se parler... Toute cette énergie consumée pour raviver la flamme – celle qui, autrefois, réchauffait leurs âmes et leurs chairs –, pour caresser l'espoir d'un second souffle, l'opportunité de vibrer à l'unisson comme aux premiers jours... Tout ça... envolé. Le rêve d'une étreinte intense et incendiaire... brisé. Il n'a fait aucun effort. Pas même aujourd'hui.

Est-ce l'antichambre de leur rupture ? l'aveu d'une aventure qu'il n'assume pas ? ou bien un repli pathologique, prologue de la descente aux enfers d'un angoissé chronique ? Elle l'ignore. Quoi qu'il en soit, pour Delphine, c'est l'affront de trop. Une introversion consternante qui l'oblige à concéder une lourde défaite. Abdiquer ? cette seule pensée l'anéantit. Effondrée pendant quelques secondes, elle se mouche et trouve la force de se ressaisir. Dans l'œil de la jeune femme, la tristesse fait place à la détermination. Elle doit prendre une résolution radicale empreinte de regrets.

Derrière elle, assis à l'autre extrémité du lit, il est là. Nu, voûté... prostré... accablé... la tête entre ses mains et les yeux rivés au sol... Alors, elle se redresse et s'empare de la nuisette d'une main, et de la petite carte de l'autre. Elle

contourne le lit d'un pas décidé, pour finalement se poster devant lui, sans dire un mot. Le dévisageant avec insistance, comme pour le défier une dernière fois. Espérant ainsi le pousser dans ses derniers retranchements. Attendant avec impatience le mot malheureux qui déclencherait les foudres de sa colère... ou la réflexion hargneuse capable de les libérer tous les deux dans une ultime joute verbale. Qui sait, elle y aurait peut-être perçu une once de passion ?

Mais les secondes s'égrènent sans que son conjoint ait la moindre réaction. Apathique, amorphe, faible et résigné. Jusqu'à ce qu'une fêlure ne brise son masque : toujours la tête lourde, il se met à sangloter, broyé par l'affliction. Il ne manquait plus que ses larmes pour couronner le tout ! D'ici, elle ne voit que sa tignasse châtain qui tressaute au rythme des sanglots. Les circonstances sont navrantes, mais elle le découvre pathétique.

Il faudra quelques instants de plus avant qu'il ait la force de lever les yeux vers elle. C'est une chose qu'il a du mal à faire depuis des semaines, soutenir le regard... du moins son regard...

Timidement, du coin de l'œil, il observe sa plastique gracile et laiteuse, les traces de coups que présente son corps, ses bras décharnés, sa petite poitrine et les trois grains de beauté qui ornent son buste. Elle, au contraire, sonde les yeux noisette encore humides de cet homme en perdition. À la recherche d'un signe. À la recherche de n'importe quoi, de la moindre lueur lui permettant de penser que... Elle détaille sa

mâchoire carrée et sa fossette sur le menton, cet air rugueux et sa barbe de trois jours, ses petites rides au coin des yeux qui font son charme. Mais elle n'y distingue que cette mélancolie, ce foutu vague à l'âme, ce vide, cette désolation qui enfle, cette humeur noire, diffuse et sournoise. Celle qui, précisément, la place sur la touche depuis quelques semaines.

Consternée de le voir sombrer dans les abîmes amers d'un spleen sans fond... fatiguée de cette brume qui enveloppe les bas-fonds de leur couple... excédée par l'ombre maussade qu'il est devenu, elle ne peut plus. C'est devenu insupportable. Tout est terminé. Ce n'est plus son combat. Agacée, elle lui balance sèchement la carte en pleine figure, et lui promet, les dents serrées :

— Je ne vais pas assister impuissante à ta descente aux enfers. Tu m'entends ? Tu m'as assez vue. Je ne resterai pas une seconde de plus ici.

L'ultimatum reste sans effet, dans un silence intolérable. Elle se retourne vers la commode blanche et extirpe rageusement tout ce que contiennent les tiroirs. Toutes ses fringues qu'elle lance sur le lit. Excepté son déshabillé noir qu'elle enfle en quatrième vitesse.

Pendant ce temps, de sa main blessée, il rattrape la carte tombée sur ses genoux, restant muet devant la photo du rivage.

Elle se rue sur le placard pour y déterrer un vieux sac de sport noir. Passablement échauffée, elle y enfourne le tas de vêtements, compressant avec hargne le contenu, à l'aide de son genou, pour pouvoir le boucler. Le son de la fermeture Eclair galope. Elle traverse la chambre sans se retourner. La porte claque. Sur les murs, rebondit alors l'écho du naufrage conjugal. Il sursaute. Puis ferme les yeux, résigné... totalement soumis. Il retourne la petite carte imprimée, pour y découvrir :

*« Je suis ton premier cadeau. Bon anniversaire Gabriel. Je t'aime ».*

Gabriel craque, frappé par la vague de désespoir qui l'accable. Son cœur se disloque, déchiqueté par cette délicate attention. Avec l'insoutenable sensation que tout est fini. Que tout est trop tard. Qu'il a tout détruit et que tout est de sa faute. Il se recroqueville sous le poids de la culpabilité pour pleurer comme un enfant blessé. Même aujourd'hui, il n'a pas été capable de... Il s'effondre, torturé par ses responsabilités manquées. Tout ça n'est pas normal. C'est elle qui a raison. Ce n'est pas vivable. Ni pour elle. Ni pour lui. Qui peut supporter de vivre avec un homme pareil ? Personne. Surtout pas Delphine. Elle mérite mieux. Bien mieux.

Il dépose la carte, lentement, sur la table de nuit, puis contemple le placard encore ouvert. L'idée jaillit naturellement. Extrême. Létale. Mais il sera soulagé. Elle aussi d'ailleurs. Oui. C'est ça... Il n'y a rien d'autre à faire.



Se libérer de ce mal-être. De ces angoisses incessantes sur l'existence. De ce poids qui l'entrave, qui l'empêche de reprendre le contrôle de sa vie. Plus rien n'a vraiment de sens. À quoi bon continuer sans elle, maintenant qu'elle veut le quitter ?

Il ouvre le tiroir de sa tablette et s'empare d'un jeu de clés tout en fixant la dernière étagère du placard. Il se redresse, retire les affaires et les vêtements entreposés tout en haut de la penderie. Sur la pointe des pieds, il atteint du bout des doigts une boîte en métal vert bouteille. Toujours fermée à clé, elle semble avoir des années. Après l'avoir déposée délicatement à terre, il s'agenouille et caresse la surface poussiéreuse avec nostalgie. Gabriel déverrouille le cadenas et contemple un moment le contenu : son acte de naissance, un état civil, un pendentif avec une bague. Il y a aussi ce vieux paquet de cigarettes – des Rothmans blondes – et des babioles, accumulées, sans intérêt. Gabriel saisit le pendentif et le passe autour de son cou, tenant délicatement l'anneau avec nostalgie et une certaine mélancolie. Ce collier est empli de souvenirs, de regrets, de rêves aussi. Il ne le porte qu'à de très rares occasions. Quand il touche vraiment le fond. Lorsqu'il est au pied du mur. Précisément comme ce soir.

Il tend alors sa main fébrile en direction de la boîte, hésitant une seconde. Mais il se ravise. Gabriel s'essuie le visage et sèche ses larmes du revers de la main. Puis il le fait. Il le fait vraiment. Entre ses doigts, son revolver. Cette arme à feu qu'il observe sous tous les angles. Espérant ne rien sentir lorsqu'il va en finir. Puis il prend une profonde inspiration.

Pour sonder ce qu'il reste de son âme et de sa vie. Pour trouver le courage nécessaire. Les deux mains sur la crosse, il plaque le canon sur son front. De plus en plus fort. En plissant les yeux. En serrant les dents. Sur le point d'en finir... mais la position le perturbe, il n'y arrivera pas comme ça. Il change de posture, ouvre la bouche : de cette manière, il y parviendra plus facilement. Il pose le canon sur sa langue, lève la tête au ciel en sanglotant... pour implorer une dernière fois de l'aide, ou une quelconque clémence... se demandant si Delphine lui pardonnera un jour. Sa main se contracte, son doigt sur la détente également. Un cri... étouffé par le calibre entre ses dents... pour se donner la force d'aller au bout et pour accomplir ce que les lâches ont l'audace de faire. Ses paupières closes se plissent, son visage se durcit. Sa respiration est rapide, son pouls s'emballe... à en avoir la nausée. La pression de son index sur la gâchette augmente dangereusement. Le revolver tremble avec la tension. Une larme signe l'apogée de son geste. Mais Gabriel s'écroule contre le mur et le calibre rejoint le parquet. Sa main se décrispe lentement. L'affliction le submerge. En finir... même ça, il n'y arrive pas. Mais quelle espèce de minable peut s'...

— Gabriiieel !

Le cri de Delphine. Toute la détresse dans son appel. Le retour brutal à la réalité. Celle qui met en évidence son atroce lâcheté, l'empêchant d'en finir ici et maintenant. Honteux du geste qu'il allait commettre, il jette l'arme dans la boîte

métallique, se relève d'un bond et traverse à son tour la chambre en galopant. Il déboule dans le couloir.

— Delphine ?

Il se précipite dans l'escalier plongé dans le noir. Imaginant tout et n'importe quoi. Dévalant les marches bruyantes qui mènent à la cuisine. Il se fige, glacé par la stupeur. Dans l'obscurité, des faisceaux de lampes-torches balayent le salon.

— Delphine !

Il se rend jusque dans la pièce à vivre et se pétrifie, ébloui par le violent halo des Maglite pointées sur sa figure. Les torches se baissent. L'œil s'adapte. Delphine est là, devant lui. Silencieuse. Terrifiée. Immobile. Debout, à côté de la télévision. Encerclée par trois individus armés et cagoulés – des professionnels ? – qui se rapprochent d'elle, tout en noir et portant des gants. Une arme de guerre tenue par ce grand type baraqué qui en impose. Un fusil à canon scié dans les mains de celui qui traîne légèrement la patte. Enfin, le plus menu agite son flingue. Delphine semble paralysée par l'effroi. Lui. Elle. Ces hommes en noir. Tous suspendus dans l'obscurité, l'espace d'une seconde. Delphine tourne la tête en direction de Gabriel. Dans ses yeux, il distingue la terreur, la nervosité, des questions. Que veut-elle lui dire ? Elle chuchote la même chose plusieurs fois. Elle répète un mot en boucle. Il peut lire sur ses lèvres fades :

— In – sé – pa – ra – bles.

Gabriel déglutit et prend la parole pour tenter de raisonner les ravisseurs :

— E... Écoutez... Ne faites pas ça... Ne lui faites pas de mal... On peut s'arranger... Prenez ce que vous voulez... l'argent... les bijoux...

Les individus, disposés en cercle autour de Delphine, secouent la tête en silence. La réponse est négative. Visiblement il n'a rien compris. Le plus petit du groupe armé redresse son pistolet en direction de Delphine. Il la met en joue.

— Ne faites pas ça ! Je vous en sup...

Le coup part. Un éclair déchire la nuit. La douille s'éjecte. La fumée danse au ralenti autour de l'arme. La bouche de Delphine s'ouvre sous l'effet de surprise, la respiration coupée, le projectile éclatant sur sa poitrine. Le bruit du satin qui se déchire. La gerbe de sang. Les mains qu'elle appose sur la plaie. Le souffle douloureux qu'elle expire. Le sifflement d'un poumon perforé. Un bruit sourd lorsqu'elle tombe à genoux, puis un autre quand elle s'effondre face contre terre.

— Noooooooooooooon !

Deux enjambées pour bondir sur la table basse. Delphine. Lui porter secours, il n'a que ça en tête. Dans son élan, il décoche une droite bestiale au premier homme armé qui s'interpose. En plein dans le nez. Avec cette rage qui le pousse à anéantir le moindre obstacle qui ose se dresser entre elle et lui. Mais un coup de crosse brutal sur la tempe stoppe Gabriel dans sa course. L'homme fort de la bande vient de le mettre K.-O. Il chute au centre du salon. Avant qu'il ne puisse se relever, sa tête reste plaquée au sol, le visage écrasé avec force, maintenu en respect par une chaussure militaire. D'ici, Gabriel aperçoit le premier individu qui se tient le visage. Mais aussi et surtout, Delphine, qui rampe pour survivre. Foudroyée par une cartouche, elle agonise lentement. Il assiste totalement impuissant à sa respiration difficile. Impossible de la prendre dans ses bras. Ses pleurs. La terreur. Son visage qui implore. Le filet de sang qui s'écoule de ses lèvres. Il devine ses yeux révoltés par la souffrance abominable qu'elle endure.

Le tireur s'incline au-dessus de la victime. Puis il fait feu une nouvelle fois. À bout portant. Le corps de Delphine sursaute. Son dernier cri de douleur. Le tintement de la douille qui rebondit au sol. L'ultime râle expiré à bout de forces. Et le relâchement définitif... Gabriel se tord de douleur devant l'assassinat gratuit de sa femme. Il se contracte et hurle contre l'acte abject qui vient de détruire sa vie. Mais une nouvelle semelle vient broyer sa main déjà blessée, l'entravant un peu plus. Un troisième tir retentit. Conscience professionnelle ? L'exécution est terminée. Le sang se répand sous le corps inerte de Delphine. Ses yeux se ferment alors.

Pour toujours. La vie s'éteint. S'évaporent avec elle des dizaines de souvenirs et de promesses. Autant d'images qui fouettent l'âme de Gabriel en une fraction de seconde : lorsqu'elle lui a pris la main face aux vagues un dimanche matin pour lui avouer ses sentiments. Sa chevelure dansant au gré du Noroît qui souffle sur la côte. Les éclats de rire qui s'élèvent au-dessus du sable. Lorsqu'ils s'enlaçaient tendrement sur la falaise calcaire, enveloppés par le coucher de soleil. Ses petites grimaces quand elle mangeait épicé. Ses reins dans la lumière du matin, quand elle se cambrait pour se vêtir. Son éternel sourire, en toutes circonstances. Les étreintes sauvages lors des grands soirs. Les genoux qu'elle relevait sur le canapé devant un film. Leur première dispute à la montagne sous un déluge. Les fous rires. Les confidences. Leurs trajectoires inséparables. Tous ses regards qui signifiaient « Je serai toujours là ». Les cris de joie sur le parvis de l'église. La finesse de sa robe de mariée. Les promesses qu'on ne fait qu'à une seule personne...

Arraché à ses souvenirs par l'instant présent, Gabriel est relevé de force. Ils se mettent à deux pour le redresser et le traîner en direction de la cuisine. Terrassé par le chagrin, accablé par la haine, il se débat, vocifère, menace et insulte. Sans jamais pouvoir quitter Delphine des yeux. Le ravisseur au nez abîmé approche en boitant légèrement, puis assène un coup de coude rageur dans l'estomac de Gabriel pour le faire taire quelques secondes.

Le tireur extrait alors de la poche latérale de son treillis une petite plume bleu turquoise, qu'il dépose avec délicatesse sur

la poitrine de Delphine, signant à la manière d'un psychopathe. Il rassemble les trois douilles pour les récupérer, puis il dégaine à nouveau son arme. Traversant le salon pour se précipiter sur Gabriel, l'homme en noir se jette sur lui, le braque et lui place le canon sous le menton. Les complices tiennent la tête de Gabriel en agrippant ses cheveux. Il ne peut plus bouger. Il fixe son bourreau droit dans les yeux, pour le défier une dernière fois. Le visage tendu, il crache entre ses dents :

— Ne... me rate pas ! Moi, je ne te raterai pas !

Sous sa cagoule, l'assassin reste impassible. Puis il fait un signe de la tête. Le plus balèze bloque davantage Gabriel, le serrant bien plus fort encore. Le boiteux au nez cassé s'exécute. Il s'éloigne dans le salon, s'accroupit à côté du corps de Delphine, trempe son gant dans le sang et revient aux abords de la cuisine. Il se fige devant la porte du frigo, sur laquelle il marque en rouge, du bout des doigts :

« *L'enveloppe kraft ?* »





# Chapitre 2

*24 heures avant*

*Royan – Palais des Congrès*

*1<sup>er</sup> étage, Toilettes pour homme 21 h 10...*

Au plafond, le spot blafard grésille se reflétant sur le granit poli. Les toilettes sont vides. La poignée en inox s'abaisse. La porte bordeaux s'ouvre sèchement. Gabriel pénètre comme soulagé, puis referme lentement derrière lui. Adossé à la porte, il regarde en l'air. Un long soupir résonne dans la salle. Enfin seul. Il abandonne négligemment à terre sa sacoche noire qui heurte le sol. Dépasse légèrement de la pochette supérieure une enveloppe en papier kraft brun. Gabriel passe les mains dans ses cheveux. Puis il dénoue sa cravate et déboutonne le col de sa chemise pour respirer. Ouvrant un à un les box, il veut s'assurer d'être seul, avant de faire les cent pas devant l'enfilade de vasques. Incapable de contenir les premières larmes qui montent malgré lui, il écrase son épaule contre le mur carrelé. De la poche de son pantalon, il retire, du bout des doigts, une feuille de papier pliée en quatre : des résultats d'analyse sanguine au nom de Delphine. Il dépose un regard d'une tristesse infinie sur ce